

LUWAM:

Le miroir de l'exil et de la mort

Pièce pour un seul acteur (de préférence une seule actrice)

Sénouvo Agbota Zinsou

Introduction.

Chers amis lecteurs,

Excusez-moi d'avance de vous proposer sur ce site un texte si long, même si je ne vous en impose nullement la lecture intégrale. J'avoue que j'ai moi-même longtemps hésité à le publier ici, mais finalement, j'ai pris la décision de le faire pour ces raisons:

1° le drame réel dont cette pièce s'inspire s'est déroulé l'année dernière au début du mois de juillet à Calais en France: la mort d'une Erythréenne de 20 ans, Luwam, une exilée qui, comme vous et moi, est simplement à la recherche d'une terre où elle peut vivre, travailler, être utile aux siens;

2° La France qui a pris ce mardi 1er juillet la présidence de l'Union Européenne, va proposer aux autres membres, les 7 et 8 juillet prochains, un texte qui tend à durcir les lois sur l'immigration et dont les aspects cyniques, pour ne pas dire inhumains, sont dénoncés par plusieurs associations de défense des droits de l'Homme. Si ce texte est adopté, ne va-t-on pas simplement créer une situation semblable à celle qui prévaut autour de Calais après la fermeture du centre de Sangatte, celle de centaines de personnes jetées à la rue, avec cette différence que cette fois, ce sera à une échelle plus grande, dans les pays, notamment ceux de l'Afrique du Nord qui deviendront les „gendarmes“ de l'Union Européenne contre l'immigration comme le sont devenus par exemple le Maroc et la Mauritanie? Dans ce dernier pays d'Afrique, un centre de rétention des migrants clandestins existe déjà, aménagé et géré aux frais du gouvernement espagnol, centre dans lequel hommes, femmes et enfants sont retenus dans des conditions semblables à celles infligées aux prisonniers de Guantanamo. Lisez simplement ce rapport d' Amnesty International, publié par l'AFP le 01.07.08

„Amnesty International (AI) dénonce, dans un rapport publié mardi, le sort réservé en Mauritanie aux candidats à l'immigration vers l'Europe, jugeant qu'il est dicté par la "pression" qu'exerce l'Union européenne, et notamment l'Espagne, sur ce pays... L'organisation dénonce des arrestations abusives et brutales, les conditions de détention dans le centre de rétention de la ville portuaire de Nouadhibou (nord-ouest), les expulsions collectives vers le Sénégal et le Mali, et l'absence de recours juridique.“

Le centre de Nouadhibou où, selon la Sûreté nationale mauritanienne, citée par AI, 3.257 personnes ont été retenues en 2007, est baptisé par certains "Guantanamo". La question est de savoir combien de "Guantanamo" nous

aurons dans les prochaines années en Mauritanie, au Maroc, au Sénégal... et ce que vont devenir les milliers d'expulsés qui, c'est presque sûr, ne renonceront pas à tenter leur chance de se rendre en Europe.

Je ne cherche pas à émouvoir, je cherche à faire réfléchir les femmes et les hommes de bonne volonté sur ce que chacun peut faire en prenant conscience que l'Homme a si peu de place dans les préoccupations de ceux qui détiennent la puissance aujourd'hui dans le monde.

Cette pièce, Luwam, est dure, douloureuse, comme me l'a dit un de mes amis. En la relisant moi-même, j'en supporte difficilement certains passages comme s'ils n'étaient pas de ma plume. Mais, mon souhait est de la faire jouer, notamment en Afrique, de faire entrer chaque lecteur, chaque spectateur, dans la peau de Luwam, devenue emblème de l'exil.

Pour les metteurs en scène et les acteurs ou actrices qui seraient intéressés de monter et de jouer cette pièce, je puis les assurer que je leur enverrai le CD des chansons contenues dans la pièce s'ils me le demandent. Mais je les laisse libres aussi de composer ou de faire composer des mélodies qu'ils souhaitent sur les textes des chants. Ils peuvent me contacter par e-mail à l'adresse suivante: senouvo-Agbota. Zinsou@uni-bayreuth.de

LUWAM

(Décor de caverne: Luwam, seule dans une tenue haillonneuse, tachée de boue, couchée sur une natte, chaussée de tennis couvertes de crotte; quelques vêtements éparpillés, des ustensiles, des restes de nourriture, qu'éclaire faiblement une bougie allumée.

Les chants peuvent être accompagnés par un son de flûte)

Luwam (se réveille subitement de son sommeil, à la suite d'un cauchemar . Elle regarde à sa montre.) Il n'est que onze heures. Salama et Nafi ne sont pas revenues. Que leur est-il arrivé? Ont-elles été raflées? Peut-être les retrouverai-je

avec les autres. Quand nous avons fui devant les CRS, chacune de nous a pris un chemin différent. Moi, j'étais avec quelques-uns des garçons. Je suis revenue si fatiguée que j'ai dormi, au lieu d'aller comme chaque nuit, avec les autres tenter ma chance avec les camions qui vont en Angleterre. Et si pendant que je dormais, des skinheads ou des néo-nazis avaient fait irruption dans ma caverne? (Elle se regarde dans son petit miroir, du visage aux pieds, comme pour vérifier que c'est bien elle). J'ai fait un cauchemar terrible! Je suis bien vivante, je ne suis pas morte, comme l'annonçait le journal Libération que je tenais en main dans mon rêve. Le titre était, je crois:

„Luwam, exilée pour toujours

Une nuit de juillet, la jeune Erythréenne a été écrasée sur l'autoroute près de Sangatte, où des centaines de migrants tentent de rallier l'Angleterre au péril de leur vie...“. Luwam, morte? Non! Je suis bien Luwam et je ne suis pas morte. Bien vivante, mais dans ma caverne, ma cage. Des fois, en rêve, je me vois comme un oiseau, mais dans une cage, qui tente de s'en échapper. Je tente mille fois, je me cogne la tête, les ailes, les pattes, le bec contre le grillage de ma cage. Je me blesse, mais je ne renonce pas. Quand je rêve, je suis oiseau, mais quand je me réveille, qu'est-ce que je suis? Qu'est-ce que je suis dans notre caverne où pour nous déplacer, mes deux camarades et moi nous devons ramper? Qu'est-ce que nous sommes? Couleuvres en compagnie des rats et des cafards?

Je vais aller rejoindre les autres. Les camarades vont s'inquiéter s'ils ne me voient pas. Ils vont se dire: si Luwam était là, elle nous ferait rire, elle nous lirait ses textes, elle nous chanterait les chansons de sa composition. Il faut que je me fasse belle, non? (Long rire. Elle observe ses vêtements en haillons, ses bras et surtout ses pieds couverts de boue et de crotte). Belle! (Elle se met à détacher les plaques de boue séchée de ses pieds). Toute une journée passée à fuir les CRS, à courir dans la forêt, les marais, les buissons; à sauter des obstacles: j'ai voulu sauter par-dessus des ronces et j'y suis tombée, les mains au sol. J'ai été piquée; on se cachait partout où l'on pouvait: les ruines, les usines abandonnées, les chantiers, derrière les dunes, les épaves de véhicules, les ravins, les buissons, les cabanes où parfois on rencontrait de drôles de compagnons: rats, bestioles...(Elle commence à se changer). Et les chiens presque partout nous poursuivaient de leurs aboiements propres à nous étourdir. Un des chiens, au pelage fauve a jailli de la forêt. Il m'avait tout l'air d'un loup. Je n'ai jamais vraiment rencontré de loup. Mais, le voir seul, comme ça, qui ne bougeait presque pas et me regardait venir, de ses yeux bleus et luisants au soleil m'avait jetée dans une telle panique! Ma peur était montée d'un cran quand l'image de gens mordus par des pitbulls m'a traversée. Fallait-il faire demi-tour? Plutôt me faire prendre par les CRS que dévorer par le loup? Je priais: mon Dieu, je ne veux pas mourir dévorée par un loup. C'est seulement après que j'ai aperçu sa maîtresse qui le suivait et puis la laisse à son cou. Je courais comme une folle! D'y penser me faisait rire parfois, mais cela pouvait devenir tragique quand je revoyais les images de tous ceux qui couraient eux aussi. Je revoyais les anciens squatters de Cachan qui couraient,

étaient rattrapés par les CRS, tombaient les uns sur les autres, hommes femmes et enfants, qui se défendaient contre les coups des CRS qui les battaient de leur matraque, les piétinaient de leurs bottes. Ceux qui couraient vers un accident mortel ou la mort elle-même, le sachant ou sans le savoir: Maliens, Russes, Chinois, Maghrébins, Afghans...ceux qui couraient sur un toit et en tombaient, ceux qui allaient se précipiter dans un fleuve et se noyaient, ceux qui voulaient fuir en se défenestrant...Accident ou suicide? Ou tentative de suicide? Je pensais à ces trois garçons Bouna, Muhuttin et Zyed qui, fuyant la police ont été électrocutés dans la banlieue parisienne, alors qu'ils s'étaient cachés dans un transformateur électrique. Bouna et Zyed sont morts. Pourquoi? Pour rien, ont répondu les milliers d'autres jeunes qui ont marché pour leur rendre hommage. (Un temps, puis elle chante)

Il est foudroyé, ils sont déchirés

Foudroyé leur avenir

Il est foudroyé, ils sont déchirés

Déchirés les rêves à nourrir

Des enfants poursuivis, persécutés

Deux gamins, des martyrs électrocutés

Sur l'autel de Rien

Le dieu d'aujourd'hui

À qui l'on sacrifie

L'humain

Bouna et Zyed

Les saints innocents

Voilà bien ce que vous êtes

Bouna et Zyed

Tristes signes du temps

D'un monde qui se prétend honnête

Alors qu'il n'hésite pas à tuer l'espoir

Enragé dans sa course folle au pouvoir

Il a brisé net

Toutes les promesses

De votre jeunesse

Bouna et Zyed

(parlé) Morts pour rien? Combien y en a-t-il chaque jour, chaque nuit dans le lot de clandestins?

Peut-être certains clandestins en avaient-ils simplement marre de vivre traqués comme des animaux. (Un temps) Ah! Le plus beau, c'était un buisson dans lequel nous avons passé des heures à guetter les CRS, à attendre qu'ils s'éloignent. Une puanteur suffocante de cadavres d'animaux en décomposition, rats ou oiseaux s'en dégageait...C'était d'abord insupportable, mais après, on en a ri. C'est moi qui ai fait rire les autres en leur demandant: et si nous étions nous-mêmes des cadavres en décomposition, parce que, on ne sentait pas bon non plus, après plusieurs jours sans douche, ces odeurs de transpiration sous le

chaud soleil de juillet et de la crotte de chien ramassée par nos chaussures...? (Elle enlève ses tennis et les approche du nez). Ça ne sent pas bon. Et avec ces trous, dans les marais, c'est comme si je ne portais pas du tout de chaussures. Il y a aussi ce chemin caillouteux sur lequel il n'était question ni de s'arrêter, ni de ralentir la course, ni même de prendre le temps de faire attention aux pointes et aux tranchants des cailloux qui m'ont affreusement meurtri la plante des pieds à travers mes semelles élimées, percées par endroits. (Elle chante et danse en s'adressant aux chaussures):

Chaussures trouées, mais bien-aimées
Vous faites bien votre métier
Je vous porte et vous me portez
Pour la vie on est liées!

Nous grimperons aux camions
Comme nous courons dans les buissons
Nous escaladerons les montagnes
Quand nous serons en Grande-Bretagne

Chaussures trouées...

Ensemble nous avons vaincu
Les cailloux aux bouts pointus
Et même les rudes épines
Sont devenues nos copines

Chaussures trouées...

Même l'eau glacée des marais
N'a pas pour nous de secret
Et nous pataugeons dans la gadoue
Plus résistantes qu'aucune roue

Chaussures trouées...

Ah! Enfin, je suis heureuse quand même d'avoir retrouvé ma caverne. À la dernière rafle, les CRS avaient détruit complètement les abris de certains camarades, livré aux flammes leurs vêtements, leurs nattes ou les cartons qui leur servaient de meubles, cassé leurs ustensiles, leurs radios, leurs portables abandonnés dans la fuite...Évidemment, ce que Salama, Nafi et moi, nous redoutons ici, plus que les CRS, ce sont les skinheads qui rôdent maintenant dans la région: eux, ils n'hésitent à pas battre, à blesser à mort les clandestins qui sont plus ou moins à leur merci. Par peur d'eux et des petits néo-nazis, la nuit, nous sommes parfois obligées de monter la garde à tour de rôle. La peur! Notre lot quotidien. Ah! J'oubliais de me faire belle pour aller tenter ma chance.

(Elle recommence à s'habiller). Cette nuit est peut-être ma chance. Une voyante d'Asmara m'a dit, avant mon départ qu'une nuit, la voie s'ouvrira, bien large devant moi...Je n'ai pas d'argent pour payer un passeur, mais je crois à ma fortune, à ma chance.

Chaque nuit, chaque camion en route pour l'Angleterre est ma chance.

Chaque homme, chaque femme animé de bonne intentions..., chaque association caritative est ma chance.

Mais, ma chance pour quoi? (Rire, puis comme se répondant à elle-même)

Pour une vie d'homme, bien sûr. Encore mieux que quand le centre de Sangatte était ouvert. Un toit, des repas chauds, un lit, des couvertures, une douche, voilà ce qui faisait de nous des hommes, même étant des migrants.

Sans cela, nous sommes comme des animaux! Des animaux? (toujours comme dialoguant avec soi-même).

Mais, regarde, Luwam, que sommes-nous? Ne vis-tu pas dans une cage? Comme d'autres vivent dans la forêt, dans des cavernes... (elle se regarde de nouveau dans son petit miroir et rit encore) Toi, une si belle fille, avec tes vêtements tout sales, tes cheveux remplis de déchets. Même les oiseaux migrants... (Elle prête l'oreille) J'entends des pas. Peut-être Salama et Nafi. (Un temps). Non. ce n'est pas elles. Peut-être toujours la police. Et si les CRS me surprennent ici...

Ah, oui, un oiseau, voilà ce que je suis. Au fond, j'aimerais être un oiseau, vraiment. Pouvoir m'envoler comme ça...Les camarades me disent: Luwam, tu as de la chance d'être une poétesse, de composer des chants, d'écrire des textes et de rêver. Être un oiseau.

Un oiseau ou un fauve dangereux...Dangereux pour qui?

Ah, Luwam, si tu pouvais demander à ceux qui nous traquent nuit et jour.

Chaque descente de police, chaque rafle, chaque séjour au commissariat ou en prison nous rappelle ce que nous sommes. Chaque blessure que nous recevons en essayant de fuir ou en tombant des camions sur lesquels nous nous embarquons, la boue, la saleté, les déchets dans nos cheveux, le froid de l'hiver, la pluie...tout témoigne que nous sommes des bêtes sauvages.

Oui mais, qui sait?

Qui sait quoi, Luwam?

Si la chance d'être un homme ne te sourira pas un jour? Ne te sourira pas cette nuit, par exemple? (un temps)

Mais, Luwam pour toi, cette chance aurait peut-être été de faire le service militaire obligatoire en Erythrée.

Comme Ahmed, en Somalie. Ou Hailé en Ethiopie! (Rires) Penser que je rencontrerais ici un Ethiopien dont le sort est semblable au mien, alors qu'en Afrique nous nous serions combattus, chacun dans l'armée de son pays. Et même Ahmed et Hailé se seraient haïs, auraient tiré l'un sur l'autre. Il y a pire: deux Ivoiriens, je veux dire un Ivoirien jouissant de sa pleine ivoirité et un autre Ivoirien accusé de burkinabité ou de voltaïté... (Rire).Accusé, oui, car c'est un crime... puisque des gens ont été massacrés, ont vu leurs maisons, leurs champs,

leurs biens, livrés aux flammes, se sont vus eux-mêmes bannis pour ce crime. Doit-on dire crime de burkinabilité ou de voltaïté, puisque les parents ou grands-parents de ceux qu'on châtie aujourd'hui étaient voltaïques et n'avaient alors jamais rêvé de devenir burkinabé au moment où ils commettaient le crime de s'installer en Côte-d'Ivoire? En tout cas, les Français qui n'y sont pas pour rien ont pris leurs responsabilités. Ils sont intervenus pour raboter un peu d'un côté les rugosités de l'ivoirité et de l'autre celles de la voltaïté. Pour limiter les effets de l'explosion, du ravage. Heureusement qu'ils sont là pour ça, les Français! Mais, qui viendra en France raboter les rugosités de la francité? Tu prétends que ça existe, les rugosités de la francité, Luwam? Bien sûr, que ça existe, puisqu'un ministère a été spécialement créé pour cela. Et puis, si ces rugosités n'existent pas, de quoi penses-tu que nous sommes victimes, nous? Là, Luwam, tu exagères! Il fallait plutôt parler de rugosités européennes puisque ça existe dans tous les pays d'Europe, ou même, de rugosités nationales tout court, puisque toutes les nations font plus ou moins la même chose. Quoi? Rugosités nationales ou identité nationale? En tout cas, ici, on ne connaît ni identité nationale, ni rugosités nationales. On ne connaît que les rugosités tout court: c'est pour cela qu'on se sent frères et soeurs. On fuit ensemble, on se cache ensemble, on souffre ensemble, frères et soeurs victimes de toutes les rugosités, éprouvés d'abord dans nos propres pays, chacun: immigrés de la dictature, ceux qui refusent de souffrir et de mourir dans les prisons, de s'engager dans de stupides guerres inter-ethniques ou religieuses, les hommes qui refusent de se faire bastonner publiquement pour un millimètre de barbe moins longue que la norme, les femmes d'être décapitées dans un stade pour avoir découvert leur visage ou avoir proféré des paroles jugées impolies à l'égard de leur mari, de leur cousin, de leur frère...

Frères et soeurs de ceux qui se sont embarqués sur un bateau de fortune pour mourir en mer, ceux qui, à défaut de droit de sol ou simplement de terre ont acquis le droit de mer à condition qu'ils meurent en mer, de ceux qui se sont aventurés dans le désert du Sahara pour mourir de faim et de soif. (un temps). Mourir pour ne pas être confondu avec une bête sauvage.

Est-ce cela notre sort? (Un temps)

Notre sort? (Elle sort la tête de sa cachette).

Je vois venir une voiture. Des phares allumés. Les lumières de notre salut! Dois-je y courir? (Rires sceptiques) Courir derrière les lumières!

Les lumières qui pourront faire que je ne sois plus une bête sauvage.

Les lumières qui me transfigureront, qui feront que mes haillons se transforment en de beaux vêtements brillants, que mes cheveux aujourd'hui remplis de déchets, soient bien lavés au shampooing, laqués, sentant bon et même coiffés par une coiffeuse londonienne. Que ma peau couverte de boue, de taches de maladies de l'épiderme retrouve sa douceur, sa finesse, son éclat...Ah, quand mon fiancé va me revoir ainsi...

La lumière qui fera que cette cachette de bête sauvage devienne un studio ou même un appartement bien propre, bien chauffé...

Avec de la lumière, avec la cuisinière, avec la machine à laver, avec la machine à vaisselle.....les lumières et les couleurs de Londres.

Les couleurs des billets Sterling...brillant jusque dans les mains de mes parents, de mon fiancé, de mes frères, mes sœurs restés au pays...La lumière transformée en billet d'avion qui illumine de joie mon fiancé. Luwam ne m'a pas oublié! Luwam m'aime comme je l'aime! Luwam m'a envoyé le billet! Je vais prendre l'avion, je vais la rejoindre. Nous allons nous marier! Et il bondit, court, va acheter le nécessaire pour le voyage, fait sa valise! J'aurai un vélo, mon fiancé aussi et plus tard, nous aurons une belle voiture. Il m'avait dit avant mon départ: de nous deux, Luwam, tu es la plus forte, quoique fille. Tu es le garçon, tu as un caractère de garçon et des muscles de garçon. Tout le monde est d'accord avec lui. Ses économies plus mes économies, plus les économies de mes parents et celles de ses parents ont été réunies pour financer mon voyage. Je suis chargée d'une grande mission: non seulement de le faire venir en Angleterre quand j'y serai, mais aussi d'apporter la lumière...

La lumière jusque dans mon village près d'Asmara, notre village sous la forme d'une maison flambant neuf, une petite exploitation artisanale, agricole...

_(elle danse légèrement) La lumière des couleurs du ciel, du paradis de Londres.

Dis-donc, Luwam, tu rêvais simplement de devenir un être humain et tu te retrouves déjà ange...

Un ange, Luwam! Oh! Il faut que je coure rejoindre les autres!

Cours, ange Luwam, pour t'accrocher aux parois du char céleste! (Elle ramasse quelques affaires et les noue dans un tissu). Mais, j'ai plutôt l'impression que ces phares allumés sont ceux de la voiture de la police. Attention. Il faut attendre, chanter en attendant. (Elle s'assied et chante doucement)

Il est bien loin, bien loin parti
Le char du paradis
Bien loin, mais il repassera

Et nous y monterons
Que l'espoir ne meurt pas
Chers amis, tenons bon!
Et disons-nous toujours
Que la prochaine lumière
Sera celle de notre tour
Pour la nouvelle terre!

Nouvelle terre ou Angleterre
On ira tous sans doute
Et nous secouerons la poussière
La poussière de la route

Nos amis, nos parents

Viendront nous accueillir
Tous contents et riants
Nous parlerons du pays
Nous rappelant les souvenirs
Des êtres et lieux bénis

Nous travaillerons de nos mains
De nos cerveaux aussi
Espérant bien des lendemains
Des lendemains meilleurs
Pour revoir le pays
Aimé de tous nos cœurs
Même si on l'a quitté
Ce n'est que provisoire
Car retourner où l'on est né
Il faut toujours y croire

(Un temps: comme hantée par son cauchemar) la jeune Erythréenne a été écrasée sur l'autoroute près de Sangatte...

Mais, Luwam, la voyante d'Asmara t'a dit que tu ne mourras pas. Ah, oui. Elle m'a dit...que je ne mourrai pas. Que tu ne mourras pas? Laisse-moi rigoler. (Rires). Elle a dit qu'il y a des gens qui ne meurent pas!

Et comment, à quoi les reconnaît-on ces gens qui ne meurent pas?

Peut-être, voudrait-elle dire que tu ne mourras pas jeune. Donc, tu iras en Angleterre. Tu ne mourras pas pauvre et malheureuse, donc tu feras fortune en Angleterre...Ou encore, tu ne mourras pas à l'étranger, donc tu reviendras en Erythrée après avoir fait fortune en Angleterre. (Un temps)

Non, elle m'a dit qu'au moment de la mort, je deviendrai un ange. Mais, les anges ne se marient pas et toi, tu as un fiancé. Qui sait? Moi, je veux être un ange femelle, mariée à un ange mâle. Je ferai venir mon fiancé. Nous nous marierons. Nous aurons des enfants anges...Des fois, aux heures de repas, quand, rasant les murs, je passe près de certaines maisons, en humant la bonne odeur de la sauce ou du rôti, je me dis: une famille d'anges vit derrière ces murs. Parfois je les aperçois à travers les fenêtres vitrées, à table, heureux, causant, les anges! Non! Ce n'est pas après la mort qu'on devient ange. Je n'aime pas la mort. Elle est affreuse.

Pourquoi parler de la mort? Pourtant, je n'aime pas ça. Je suis superstitieuse. Un jour je pensais à la mort comme ça et puis une fille est tombée d'une voiture à laquelle elle essayait de s'accrocher et elle est morte, écrasée par cette même voiture. Sous mes yeux. C'était l'hiver. On a planté une branche de sapin ornée d'une guirlande rouge sang et or au bord de la route près de l'endroit où son corps a été projeté, où son sang a fait une large tache rouge dans la neige toute blanche. La neige toute blanche qui avait recouvert des feuilles et des branchages tombés qui pourrissaient déjà à la fin de l'automne. La neige froide qui a bu son sang tout chaud. Et le sang tout chaud qui va rejoindre les feuilles

mortes en décomposition... On a allumé des cierges tout autour du sapin. Nous avons baptisé ce lieu La Vallée de la Mort. Un sapin déjà mort, à côté de grands pins séculaires bien vivants. Les camarades m'ont dit: Luwam, chante pour le repos de l'âme de notre soeur. Et je l'ai fait. (Elle chante)

À quelle heure est-il indiqué de mourir?

À quelle heure doit-on enterrer tous ses rêves?

Est-ce quand la vie doucement commence à fleurir?

Est-ce le matin, quand le soleil là-haut se lève?

À quelle heure et où finit notre voyage?

Et pourquoi la mort se moque-t-elle de notre jeune âge?

Que ce soit à midi, que ce soit à minuit

Y a toujours quelque chose d'inaccompli...

Ce jour-là, je n'ai pas eu la force de chanter jusqu'au bout. Depuis, l'ombre de la mort semble planer sur cet endroit. En hiver, de grands arbres tout noirs et tout nus se dressent dans la vallée de la mort, comme des squelettes sortis d'un tombeau neigeux, tout blanc qui se prolonge à l'infini. Parfois, ces arbres effrayants, vertigineux, par leurs branchages entremêlés, entrecroisés, épineux, évoquent les grillages barbelés des centres fermés. Fermés et sombres comme l'angoisse de la Mort. L'obscurité sans fin.

(pensive) L'ombre de la mort qui écrase. (Le passage qui suit doit être joué corporellement, comme une danse ou une chorégraphie) Une ombre lourde, immense, perfide comme la massue de Caïn levée au-dessus de la tête de son frère Abel. Ombre-monstre qui surprend à l'état d'éveil ou dans le sommeil, un voleur de sommeil, de rêves, de vie, qui me tombe sur le crâne, sur le ventre, le dos, les mains, les pieds...qui me prend tout, brise mes os, me réduit en poudre ou en bouillie, en boue. Qui nous mélange, sang et eau, os et boyaux, vêtements et parures, beauté et viscères, dents et poils, vertèbres et cheveux, yeux et sexe, langue et coeur, graisse et moelle toutes les couleurs, merde...Que suis-je, sinon de la merde? Une ombre comme un rouleau compresseur, roue de l'Histoire lancée comme un véhicule fou et diabolique, à toute allure, comme un grand chêne qui cède à la puissance incontrôlable d'une machine infernale ou à la force de la tornade, comme un gratte-ciel qui s'écroule, éventré par un avion, le World Trade Center, comme l'avion atteint en plein vol, cible d'un attentat, comme le tsunami qui s'abat sur tout un pays, tout un continent... Comme une vague qui saisit, tord, renverse un bateau de fortune, le brise en mille morceaux et l'éparpille, dans un vacarme assourdissant. Un vent sourd et muet comme l'immense désert de sable brûlant qui avale des corps d'hommes, de femmes, d'enfants réduits à la taille de fourmis. Comme les bombes larguées au-dessus du Darfour, du Congo, de l'Erythrée... Écrasé! Comme par une décision ministérielle qui renvoie des êtres humains dans la rue, à la merci des intempéries, des accidents de la route...Est-ce moins meurtrier que les pierres de la lapidation qui devraient s'abattre sur Amina, la jeune femme nigériane, condamnée pour adultère? Cette image de la femme lapidée me hante toujours, comme celle de la fille tombée d'un camion auquel elle tentait de s'accrocher et

morte écrasée sous les roues de ce camion, ou des camarades qui se sont engagés dans le tunnel et ont été happés, broyés par des véhicules. (Un temps). Pour moi, Amina est l'image parfaite de l'exilée. Esseulée, rejetée hors d'un pays qu'elle croyait être le sien, hors d'une société, d'une religion auxquelles elle croyait appartenir, rejetée, abandonnée par un mari, des parents de qui elle se croyait aimée ...Pire, on a voulu aussi l'arracher à sa petite fille qu'elle aime. Nous au moins, dans notre exil, nous appartenons encore aux nôtres. Il n'y a pas pire exil que l'exil d'Amina. J'imaginai Amina lapidée et j'écrivais des textes sur son sort. Et je composais des chants que je voulais lui envoyer avant son exécution, pour lui donner du courage pendant l'épreuve. (Elle sort de sa poche un texte dont elle commence à lire le début, avant de dire la suite qu'elle connaît par coeur et comme s'adressant à une Amina imaginaire):“ Ils sont là, tes bourreaux, haletant, bavant comme des loups affamés qui encerclent une biche toute craintive qui sait qu'elle va mourir, mourir atrocement des morsures de loups enragés, assoiffés, sexe en érection pour un viol collectif, méchant, barbare au nom de quoi, de qui? De Dieu, disent-ils. D'un dieu qui veut que les loups dévorent les biches sans défense. Toi, Amina, tu lèves tes faibles bras, comme si de tes mains nues tu pouvais te défendre, empêcher les pierres de t'atteindre. Mais, dès le premier coup reçu au front, tu titubes, tu chancelles, tu t'effondres. Tu n'entends pas les sifflements des pierres qui déchirent le ciel, comme elles vont te déchirer. Tu n'entends pas les vociférations de cette meute de loups assoiffés. Et la horde méchante et hypocrite qui éjacule sous le prétexte de te lapider jubile de voir ton corps affalé se couvrir de plaies, de sang, baigner dans le sang, se faire ensevelir sous une avalanche, un monument d'horreur élevé à la honte des hommes. Un monument de haine, un monument de dents de loups, puantes, croqueuses de chair de femme ensanglantée comme de la noix de kola rouge, de langues suceuses de sang de femme comme du jus de kola rouge. Et ils ouvrent leurs gueules en feu, rouges comme les charbons ardents de l'enfer pour cracher leur haine sous le prétexte de dire des prières. Puis, ces violeurs rentrent chez eux, repus, satisfaits d'avoir fait l'amour avec un cadavre de femme. Mais, toi, Amina, tu serres dans tes bras, non plus les pierres qu'on t'a lancées, mais des étoiles, des étoiles qui composent l'image étincelante d'un ange, ta petite fille Wassila à qui tu souris, l'image d'une fraîcheur immaculée. Tu le serres si fort contre ton sein déchiqueté, que le sang qui ruisselle se transforme en lait, pour le nourrir, ton petit ange. C'est ta vengeance, Amina, contre cette horde de déchaînés, de dépravés, ces hommes au cou raide, incirconcis de coeur et d'esprit comme dirait le Christ, cette génération perverse et adultère qui t'avait condamnée pour adultère“. (Un temps) Oh, j'ai froid. Et pourtant, c'est l'été. Nous sommes en juillet. Amina aurait-elle eu froid pendant son agonie, froid comme si elle avait la fièvre?

(Elle chante)

Amina, Amina martyre

Seule une femme pourra te le dire

Tu vaud plus que tous ces gens

Qui récitaient des prières
Avec leurs regards méchants
Et t'accusaient d'adultère
Qu'ils soient maudits!
Qu'ils soient maudits!
Ces incirconcis!
Amina! Amina, ma sainte
Mon chant ne sera pas une plainte
Contre leur horrible crime
Car tu as été sublime
Oui, sublime jusqu'au bout
Quand ils lançaient leurs cailloux.

Ils sont maudits

Ils sont maudits

Ces incirconcis. (Un temps, parlé)

Écrasée par le froid. Ou écrasée par le soleil. C'est pareil, maintenant. Écrasée par la faim. Toute la journée, craignant la police qui fait rage en ce moment, je n'ai pas pu me rendre à la distribution des repas par la Croix-Rouge. J'ai erré comme les autres, grignotant au petit bonheur la chance une pomme, un morceau de pain... Écrasée par la fatigue, l'ennui, la lassitude.

Écrasée par le dénuement, la nudité.

Comme d'autres émigrants sont écrasés par la marche sans fin vers un Eldorado béant où attend la mort. L'uniforme, la carabine, les galons brillants, éblouissants, foudroyants, les caméras qui vous mitraillent, tandis que les menottes brandies étincellent, cliquettent et claquent à leurs poignets. Écrasés, hébétés par la vue d'un car, l'ombre triste du car dans lequel ils sont poussés, attachés jusqu'à la frontière du Maroc. Et de nouveau, le désert, sans eau, sans nourriture. Mais, aussitôt les menottes enlevées, la bouche pleine de sable, amers, ils jurent de revenir. Ils choisissent cette fois la mer ayant déjà goûté à l'amertume du sable du désert. Ils délirent et crient à la honte! (Elle s'affale contre la paroi de la caverne et parle comme délirant)

Il faut deux ventres pleins pour jouer du tam-tam

ceci n'est donc pas un tam-tam

car on ne fait pas de tam-tam seul dans l'obscurité de la nuit

quand l'insomnie divinité terrible et obsédante vous fouette le sang

de l'image macabre des naufragés de Saint-Louis

et vous fait transpirer par tout le corps

cent pauvres diables qui ont en vain invoqué tous les saints

Ceci n'est pas un tam-tam

Ou si c'en est un

c'est celui qui accompagne le chant lugubre qui rythme les coups de pagaie et les cris d'horreurs

des hommes dans la pirogue de la mort

entre deux démons également rouges de dangers et d'épouvante celui immense
de la misère derrière le poing levé prêt à les écraser
et celui de l'abîme géant béant devant prêt à les engloutir
Ceci n'est pas un tam-tam
Si c'en est un
C'est l'éclatement de cent ventres vides mais gonflés
Gonflés de vent et d'eau salée viscères et bile dehors
L'addition amère de toutes les bêtises humaines
que doit régler une partie toujours la même de l'humanité
dépouillée de tout
nue noyée grise au fin fond de la misère mer merde!
Il faut deux ventres pleins pour jouer du tam-tam
Honte à ceux qui jouent seuls et répètent dans leur tam-tam
Ce ne sont que des Sénégalais
Des Soudanais
Ou des Maliens
Ou des Somaliens
Des Erythréens
Bêtes de somme ou sous-hommes
Nègres de toutes les façons de toutes les couleurs
à ceux qui se tapent sur le ventre
le ventre plein et orné d'or et d'argent
et qui plastronnent et rigolent
Ce ne sont que des Sénégalais-Maliens
clandestins sans papiers
quelque cent
qui de leur sang
s'ajoutent à des cents
sans fin
de la sinistre addition des siècles de souffrance
Il faut deux ventres pleins pour jouer du tam-tam
à ceux qui ont posé leur tam-tam sur notre ventre
qui jouent jouissent au rythme de nos gémissements
par le fouet le feu le fer
Fer rouge qui marque pour toujours comme une oblitération
une malédiction proférée par le fort contre le faible
Fer forgé qui enchaîne qui s'enchaîne qui s'allonge à mesure de notre longue
marche interminable noire dans le tunnel qui conduit au gouffre
toujours plus noire de génération en génération
Et ils disent ce ne sont que des Nègres
invisibles de près ou de loin
donc ni vus ni connus
Ou quand ventres repus et contents d'eux-mêmes comme des bébés mal sevrés
croyant sevrer mais sevrant qui? ils veulent nous voir

ils ne voient que bites et débitent des bêtises de brutes butées puant leur propre libido ou leur bidet

Ou encore vue obscurcie neuf sur onze ils ne voient que noir même en bleu comme les autres sur la terre le terrain sous le ciel comme en mer la peau recouvre le maillot et pas le contraire

Donc pas d'horizon bleu pour nous

Ceux qui le disent tout haut et ceux qui le disent tout bas

Ceux qui ont peur que les sous-hommes volent le pain destiné aux hommes

Mais qui nous vendent la faim des tyrans

la faim des rois de pacotille comme ils nous ont hier vendu la pacotille elle-même contre nos royaumes

Qui nous vendent les fers comme hier ils nous ont vendu l'enfer

les forts

les cargos

les drapeaux

Ceux qui reçoivent l'argent comptant

L'argent des barbelés

L'argent des centres fermés

L'argent des murs

L'argent des garde-frontières

L'argent des uniformes et des armes

L'argent des menottes

L'argent des accords cordes qui nous ligotent davantage

L'argent des visas qu'on attend dans ces cordes

des jours des mois des années en longue file et qu'on ne voit pas

L'argent des carabiniers

L'argent des vols charters

Et encore l'argent des fers

aux mains aux pieds aujourd'hui comme hier

au retour comme à l'aller

dans tous les cas voyage de l'homme qui a perdu sur le chemin dans le désert

dans les flots dans les champs dans la rue sa carte d'identité humaine

Honte à ceux qui sont assis

sur des trônes d'or

pesant lourdement sur notre ventre étouffé éclaté

qui portent des boubous brodés d'or ou les offrent à leurs amis

et font du tam-tam à une fête où l'homme n'est nullement invité

où l'homme n'a pas le droit de manger la nourriture des hommes

de boire l'eau des hommes

où l'homme n'a pas le droit d'avoir une peau d'homme

Fête où seuls sont invités les fantômes dont la magie soutient les trônes

Trônes et fantômes divinités complices insatiables

à qui il faudra encore sacrifier des cents des cents des cents...

chaque jour chaque semaine chaque an

Honte à la Conscience

en paix poudrée empourprée parée poussiéreuse priant prêchant papotant

parodiant l'humain dans les dorures les tapis les cloches

mais en fait seulement apôtre d'un apartheid primaire profondément pourri pouah!

À quoi servent les bougies sans lumière qui n'éclairent pas le lendemain?

À quoi servent les fleurs mortes avant d'être cueillies

cadavres de fleurs qui pourrissent et empestent la mer la terre cimetièrre de l'humain?

Non! pas d'hommage de grâce

Pas d'hommage pas de fleurs aux ventres éclatés.

(fin du délire)

Écrasés par le gouffre, l'abîme. La tombe anonyme, les discours, le regard et les mots hypocrites, les fleurs, couleur du cynisme et de l'égoïsme qui s'abattent lourdement sur les cercueils bien rangés, bien ordonnés. Ici, c'est le pays de la rigueur, de l'ordre et de la discipline. Un pays bien administré. Un pays civilisé. (Grandiloquente) Qui a dit „ pas d'hommage, pas de fleurs? Ici, on rend hommage aux morts avec des fleurs. C'est la civilisation qui l'exige.“ C'est pourquoi le ministre de l'immigration et de l'identité nationale a tenu lui-même à... Ô chers noyés, chers morts, merci de... En tout cas, merci de ne pas être arrivés vivants. Vous comprenez que ce serait du travail supplémentaire pour notre police, d'aller vous dénicher dans vos cachettes. Vous comprenez que cela coûte au contribuable, plus que de vous repêcher et de vous offrir un enterrement digne... Alors que là, repêchés tranquillement... Merci pour l'exemple... Vous méritez de recevoir l'honneur de... et même l'hospitalité à titre posthume. Bienvenus dans la patrie des Droits de l'Homme mort. Que cette terre si accueillante vous soit légère. Vous voyez bien que nous vous traitons mieux que les passeurs qui se nourrissent de vos misères, mieux que vos chefs qui vous sacrifient au diamant, à leur pouvoir... Nous vous saluons! Saluons votre héroïsme. Nous vous choisissons comme des immigrés d'honneur! Nous vous élevons à la dignité de Grands Croix des noyés anonymes. Comme avaient été choisis deux jeunes Guinéens, Yaguine et Fodé, morts dans le train d'atterrissage d'un avion, deux jeunes qui avaient choisi de venir nous apporter héroïquement le message de toute la jeunesse africaine.“ Nous souffrons trop en Afrique... La Belgique entière s'est émue du message... Entière? Donc pas un seul Belge n'est resté insensible au message, même pas ceux du Vlams Block..., même les néo-nazis et les xénophobes déclarés. Ou, y en a-t-il peut-être pas en Belgique. Formidable, alors! Mais message de quoi? Eh bien, du fait que seuls nous, les Excellences, Messieurs les Membres et Responsables d'Europe, comme nous ont appelés ces enfants d'Afrique, nous avons les moyens de sauver l'Afrique perdue, le monde en détresse. Depuis des siècles. Ah, ce message-là ne pouvait qu'émouvoir toute la Belgique, toute l'Europe. Il est même rassurant. Car, au lieu d'adopter un ton revendicatif, plaintif, agressif... ils

nous supplient humblement de venir à leur secours. Ils nous supplient en se recroquevillant l'un contre l'autre, dans l'illusion de se donner réciproquement un peu de chaleur, à moins 50 degrés, ils nous supplient en serrant leur message contre le coeur pensant qu'il les réchaufferait, les sauverait comme un talisman. Un talisman qui sauverait toute la jeunesse africaine. Un sésame qui ouvrirait bien larges toutes les portes de l'Europe aux Africains, candidats à l'immigration. Ils nous supplient en grelottant de froid, en claquant des dents, en agonisant, en se raidissant...Ils nous supplient sans voir les chemins de larmes gelés tracés sur leur visage indiquant l'Europe.

Mais que l'on ne parle pas de la honte des menottes aux poignets de deux autres Guinéens que les policiers français ont reconduits chez eux, aux yeux d'une foule de parents et surtout de candidats à l'émigration qui n'en croient pas leurs yeux pourtant grands ouverts... à l'aéroport de Conakry. La honte de tout un continent, frappé de honte. Eh, oui, c'est une honte pour l'Afrique, parce que cette foule, à l'aéroport de Conakry, au lieu de nous remercier d'avoir gratuitement ramenés sains et saufs, bien au chaud, en cabine ceux qui auraient pu mourir dans le train d'atterrissage de froid comme les autres, s'était mise à insulter et même à molester nos policiers.

(Un temps).

Non, c'est d'une autre salutation que je vous salue, moi, Luwam.

(Elle chante)

Fodé, Yaguine, et toi Sémira

C'est moi, Luwam, votre soeur d'Asmara

Sans pompes et sans fleurs

Mais du fond du coeur

Qui des jours et des nuits chante:

Votre mémoire est vivante.

Beaucoup de discours

Comme ceux de la Tour

De Babel s'entend

Ne changent rien vraiment.

Moi, toute faible, impuissante

C'est votre mémoire que je chante.

Une nuit ou un jour

Ce sera mon tour

D'être là où vous êtes

Mais jamais ne s'arrête

Le chant de l'exil...

Mais quelle heure est-il?

Et pourquoi les morts me hantent

Est-ce parce que je les chante?

(Parlé) La mort. Elle se dresse en face de moi comme Caïn tenant sa massue au-dessus de la tête d'Abel. Comme une tour, la tour de Babel, du langage des sourds. Elle se bouche les oreilles. La nouvelle tour de Babel, les Américains la construisent eux aussi à la frontière avec le Mexique. Pour séparer les bons d'avec les mauvais, les méritants d'avec les parasites, les invités d'avec les rejetés, les Américains d'avec les clandestins... Elle se veut menaçante, cette tour de Babel, infranchissable, têtue, barbue, barbelée, armée. Elle se veut béton armé, rigoureux, visage et coeur de fer, noueux... Holà! Des policiers, encore des policiers, toujours des policiers, des milliers de policiers car ils arrivent par mille chemins maintenant. Ils crient, la Tour de Babel, n'entend pas. Elle renvoie les mots, les cris comme des balles lancées contre sa paroi. Comment voulez-vous qu'une tour puisse entendre? (Elle chante)

La tour! La tour! Bien dure est sa paroi
La tour! La tour se moque de tous les droits
Pas de droits de sol ou à l'éducation
La tour! La tour n'entend pas ces mots
Couverture sociale? Ce n'est pas sa fonction
La tour! La tour vous tourne le dos.
La tour! La tour! Elle n'a pas d'ouverture.
La tour! La tour! C'est fermé et c'est sûr!
Vous y mourrez en vain
Hé, vous les clandestins.
La tour s'en fout!
Retournez chez vous!
Elle se veut un rempart
Un rempart qui sépare
Les bien-pensants
Des vils chiens errants.

La tour de la mort. Comme les couloirs de la mort par où l'on conduit les condamnés pour les exécuter. Qui sont les vrais morts? Les condamnés à qui on injecte le produit mortel ou une société sourde à la voix de la vie? Au fond, quelle est la différence entre couloirs de la Mort et Vallée de la Mort? Parce que les bourreaux y conduisent les uns et la misère y conduit les autres? Parce que les uns meurent pour les crimes qu'on leur reproche et les autres...Mais, les clandestins sont aussi des criminels et c'est pourquoi on les traque nuit et jour. Tout immigré clandestin, n'est-il pas un peu comme un condamné à mort?

Elle m'écrase et m'étouffe comme la cagoule enfoncée sur la tête de Sémira Adamou par les policiers belges. Ecrasée, sanglée sur une civière, le siège d'une voiture de police en route pour l'aéroport ou sur un siège d'avion. Ecrasée, la bouche bâillonnée. Que voulez-vous qu'on fasse d'elle? Elle est si agitée, cette Sémira Adamou. Elle lance des poings et des pieds. Elle veut griffer nos vaillants policiers. Une rage l'a prise. Elle nous crache à la figure. Elle crache sa haine de ce qu'elle appelle l'égoïsme des nations riches. Elle insulte tout le monde. Elle insulte le monde civilisé. Elle nous déteste, elle nous hait, elle traite

tous les Belges, tous les Blancs de racistes. On ne peut souffrir cela longtemps. On est bien obligé de la maîtriser, de l'empêcher de s'attaquer aux passagers bien tranquilles, de provoquer un accident d'avion. (Elle rit). Je ris beaucoup. C'est ce que tout le monde me dit. Alors que je devrais pleurer. Non, plutôt chanter.

(Elle chante)

Nous sommes tous les écrasés, les écrasés

Sous le poids de l'Histoire

Tous des figures de Job accablé

Mais qui disent non au désespoir

Nous sommes tous les écrasés, les écrasés

Mais qui veulent toujours croire

À un jour de dignité

Où leur humanité se fera voir

Si aujourd'hui on nous traite comme des animaux

Et si l'on nous accuse partout de tous les maux

Faisant de nous des résidus

Nous ne sommes pas vaincus

Non, jamais! Non, jamais!

Et nous fêterons un jour le succès!

(Lumière d'une voiture)

Le succès! Allons-y, Luwam! La lumière qui dissipe l'ombre de la mort. Allons-y! (Elle sort la tête hors de sa caverne et la rentre aussitôt)

C'est encore la police. On dirait qu'ils cherchent quelqu'un. Qu'ils rôdent tout autour. Peut-être ont-ils découvert ma caverne, ou soupçonnent-ils que quelqu'un y vit. Peut-être ont-ils procédé à une rafle et arrêté certains amis. Il vaut mieux que je ne me montre pas tout de suite. Je reste dans les ténèbres de ma caverne de bête sauvage.

Cela finira bien un jour, pour chacun de nous. (Elle chante)

Une lumière! Une lumière

Pour chasser l'ombre de la mort

Qui vient changer notre sort

Et nous mène sur une nouvelle terre

Une lumière! Une lumière!

Qui soit comme celle de l'aurore

Qui brille et qui brille encore

Et notre triste horizon éclaire

Nous l'attendons cette lumière, jour et nuit

Elle viendra le matin ou à minuit

L'espoir en nous demeure

Qui l'allume d'heure en heure

Et ainsi elle reste vivante, oui vivante

Telle est la lumière que je chante.

Ainsi, ce n'est pas la lumière des camions à destination de l'Angleterre que tu chantes, Luwam. Mais, celle de l'espoir. De l'espoir pour tous. Mais cette lumière pourquoi n'est-elle pas dans tous les pays de la terre? Pourquoi sommes-nous obligés d'aller la chercher en Angleterre?

D'autres la trouvent, sur cette terre de France déjà. Mais, qu'ils n'oublient pas le test ADN, si l'envie les prend de faire venir leur famille. D'autres la trouvent en Allemagne, en Suède, en Italie, en Suisse...Toujours en Europe, ou en Amérique, ou au Canada. Ou encore au Japon. Ou même en Chine. Mais, jamais en Afrique. Les Chinois prétendent nous l'apporter en Afrique.

S'ils ne viennent pas eux-mêmes la chercher en Afrique, cette lumière du pétrole, des diamants, du cobalt, du cuivre, comme les Français, les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Américains...Et nous sommes clandestins ici, comme des Chinois sont clandestins au Katanga. De vrais clandestins sans papiers qui travaillent parfois comme chefs d'entreprises, exploitants de mines. Eux, au moins ont la possibilité de corrompre des fonctionnaires, des élus... Ils ne risquent jamais d'être expulsés. Ils sont tranquilles.

Les Français, les Anglais, les Allemands, les Chinois, les Japonais, les Américains peuvent aller chercher leur lumière là où ils veulent et pas les autres peuples.

(Elle chante)

Oui la lumière, oui la lumière

Celle du pétrole, de l'uranium

N'est-elle pas pour tous les hommes

Pour tous les peuples de la terre?

Oui la lumière, oui la lumière

Toutes les lumières quand on en fait la somme

N'est-elle pas assez énorme

Pour faire disparaître toutes les misères?

Peut-on accepter que certains croupissent dans les ténèbres?

Alors qu'ailleurs d'autres leur surabondance célèbrent?

Quand elle se fait la complice

De la suprême injustice

Est-elle encore la lumière? La lumière?

Ou les ténèbres meurtrières?

Ils te diront qu'ils ont travaillé, qu'ils ont travaillé dur depuis des siècles, que leur lumière est le fruit de leur travail. Que sans pétrole, sans uranium, sans cobalt...ils ont allumé leur Lumière grâce au travail de leurs esprits et de leurs mains. Que tes ténèbres sont la conséquence de ta paresse, paresse de l'esprit et des mains. Ils oublient que...

De quel droit pourrais-tu leur rappeler ce qu'ils oublient? Que nos parents et nos grands-parents ont travaillé dur eux aussi, travaillé presque comme des bêtes de somme pour leur permettre d'allumer leur lumière? Mais, ils ont toujours tout oublié. Oublié même que nous sommes des hommes. Tiens! L'année dernière, à l'approche de l'hiver, le maire de Calais avait écrit au Président et au Premier

ministre pour que des mesures soient prises afin que nous ne dormions pas dehors, au moins pendant cette période. Eh, bien, que s'est-il passé? Le Président et le Premier ministre ont simplement oublié de répondre à la lettre du Maire. Peut-être même ont-ils oublié de lire cette lettre.

Est-ce à leur président et à leur ministre de lire la lettre de notre misère? Ne sois pas injuste à leur égard, Luwam.

(Elle chante)

Cette lumière, cette lumière
Est tout simplement oubliée
Celle de la lettre adressée
Par quelque naïf et généreux maire
Cette lumière, cette lumière
N'est pas leur tasse de café
Elle est simplement classée
On ne la considère guère
Cette lumière, cette lumière
Qui devrait éclairer l'esprit
N'est qu'un pauvre papier écrit
Qui ne réchauffe pas en hiver
Et les migrants peuvent toujours mourir de froid
On leur a dit: disparaissez! Chacun pour soi!
Et ce n'est pas la lettre d'un élu
Qui changera ce qu'un ministre
Très puissant a voulu
Même si tout cela est bien sinistre

(parlé)Luwam, chante maintenant quelque chose de gai, de dansant.

Mais, je ne suis pas gaie.

Même dans les maisons mortuaires, on chante et on danse, Luwam.

Il faut cesser d'évoquer la mort, Luwam. Je t'ai dit que je suis superstitieuse.

Chacun son destin. Ce n'est pas parce qu'on est superstitieux qu'on peut y changer quoi que ce soit.

C'est vrai, mais la superstition fait partie de notre mentalité, Luwam. Quelle heure est-il? 11 heures 22. Si je totalise les chiffres, cela fait 6.

Ma voyante m'a dit que mon destin est lié avec le chiffre 3 ou un multiple de 3. Chaque jour je compte les voitures en route pour l'Angleterre. Je me dis que quelque chose doit se passer quand passe la troisième, la 6e, la 9e...la 33e, la 78e...voiture. Ou à 3 heures, 6 heures, 9 heures, midi, minuit... J'attends quelque chose, un événement dans ma vie avec un multiple de 3. Quand on m'avait

mariage, un vrai! Pas un mariage blanc. Il n'était pas mal et me promettait de tout faire pour la régularisation de mon séjour, pour me trouver un emploi...Mais, mon bonheur ne se trouvait pas dans un mariage en Italie. Non, ma voyante savait bien que j'allais en Angleterre et que j'ai déjà un fiancé. Pour que sa prédiction se réalise, il faut que je reste telle qu'elle me connaît: fidèle à mes choix. Il me fallait quitter l'Italie au bout de 18 mois. Je l'ai fait. C'était d'ailleurs irrésistible, comme un appel du destin.

Mais, ma petite Luwam, ici, tu as déjà été arrêtée deux fois par la police. Cela signifie-t-il qu'il y aura une troisième, une sixième, une dix-huitième... fois? S'il en est ainsi, je devrais me faire arrêter cette nuit par la police qui rôde autour de ma caverne. Je pense qu'ils me relâcheront, après vérification d'identité, puisqu'on n'expulse pas les Erythréens...Mais, est-ce sûr qu'on n'expulse pas les Erythréens? (Rires). Depuis que le nouveau ministre chargé de l'immigration s'est mis en tête qu'il doit faire du chiffre, rien n'est plus sûr. (Rires). Lui aussi, il fait du chiffre. La superstition du chiffre, il n'y a pas que moi qu'elle a gagnée, envahie. Même un ministre d'un pays bien administré, bien civilisé. Lui aussi, il doit se dire: „Un clandestin de plus expulsé“...On dit aujourd'hui éloigné...cela compte beaucoup. Un clandestin de plus éloigné, éloigné comme la peste, cela me rapproche certainement du chiffre fétiche fixé pour mon maintien dans le gouvernement.“ Peut-être que sa voyante ou son astrologue lui aurait prédit, à lui aussi...À moins qu'il soit lui-même son propre marabout. Tiens, n'est-ce pas amusant de penser qu'il joue avec le même chiffre que moi, le chiffre 3 ou ses multiples? Par exemple, il dit ou se dit: „J'avance, sans a priori ni idéologie, avec trois principes simples“. Il calcule: „1 800 immigrés clandestins sont morts en 2007 aux portes de l'Europe sur des barques de fortune“. C'est peut-être sa chance, à lui, ça! Il se défend: „Le 18 janvier, j'ai

demandé que soit régularisée la situation d'une dame turque malade et âgée“ Ou encore: „Le nombre de clandestins a diminué en France en 2007, connaissant même une baisse de 6 %. Le nombre d'employeurs de clandestins interpellés a augmenté de 45%“ Quelque 96 filières ont été démantelées et 684 marchands de sommeil ont été arrêtés, soit une hausse de 15%. Et il choisit, figure-toi, ma petite Luwam, un 24 du mois, ne me demande pas lequel, s'il te plaît, pour faire connaître ses chiffres cabalistiques au monde entier! Au monde entier! Ces chiffres de sa chance! Ces chiffres de sa cabale, de sa divination! Il a raison, le cher ministre! (Rire). Moi je cours derrière le chiffre 3 qui me fera partir en Angleterre et lui, derrière celui qui lui permettra de conserver son fauteuil de ministre! (Rire). Peut-être son chiffre 3 est-il en conflit avec le mien, en guerre contre le mien. Alors, pour ne pas être victime du chiffre 3 de ce ministre aussi puissant charlatan que ma voyante, je préfère aujourd'hui rester où je suis, peut-être jusqu'à demain, quand s'éclaircira le mystère de la patrouille de police qui me paraît particulièrement renforcée cette nuit. Je ne crois pas qu'un séjour de plus au commissariat m'apportera quelque chose de positif. (Un temps) Et si le camion de ma chance passait juste au moment où je serais au commissariat?

Et puis, il me semble que les chiffres dont ma voyante m'a parlé ont trait aux événements heureux, de tout ce qui entretient l'espoir, comme les camions en route pour l'Angleterre.

Et combien en as-tu compté de véhicules, déjà aujourd'hui Luwam?

C'est mon secret! (Elle chante)

J'attends le chiffre du paradis

Le chiffre qui mène au bonheur

Comme ma voyante me l'a dit

J'attends le 3, j'attends sans peur

Le trois, le six, le soixante-trois
Que j'aie faim, j'aie soif ou j'aie froid
Je compte les heures ou les voitures
Ou parfois même les blessures

(parlé) Les blessures! Les comptes-tu aussi ? Les rondes, les larges, les effilées, les profondes et les simples égratignures...

Mais, dans tous les cas, je me dis que cela doit être bien moins grave que celles de ceux qui avaient tenté de grimper par-dessus les grillages barbelés de Ceuta et Melilla, ceux qui, cueillis par des balles des policiers espagnols sont tombés sur les pointes des barbelés: combien en avaient-ils sur toutes les parties du corps. Combien en avaient-ils aux pieds, aux bras, aux mains, au sexe, au ventre, au visage, au front...? Combien sont devenus aveugles, ont été amputés...? Et combien de minutes, d'heures d'enfer ont-ils vécues dans ce feu de fer?

Celles gardées des coups de bâton que nous ont administrés un passeur pour nous inciter à la discipline, ramener le calme quand survenait une querelle entre passagers, se faire craindre ou même simplement terroriser pour se faire reconnaître comme le seul maître à bord. „ Quoi? Vous croyez que parce que vous avez payé 1500 euros vous pouvez tout vous permettre? Je vous emmerde avec vos 1500 euros!“ Il nous emmerde avec nos 1500 euros, mais il les ramasse, avec sa main. La merde dans sa main! (Rire). Et nous ne pouvons même pas rire. Il nous emmerde et nous nous taisons. Et nous tremblons tous car il peut faire pire si sa colère de seul maître à bord monte d'un cran: jeter simplement les indisciplinés à la mer. Il a de la chance, parce que la merde des 1500 euros, fois 20, 40, 100... ne laisse aucune trace, ne provoque aucune douleur comme la blessure. Pas plus que la mort des personnes jetées par-dessus bord ne laisse de trace sur sa conscience.

Les blessures! Celles du corps et celles du coeur.

Celles des brûlures du sable dans le désert, des épines plantées dans le pied, des talons nus, déchiquetés par des kilomètres de route, du soleil au visage, sur les lèvres.

Celles qui défigurent, avilissent, enlaidissent, transforment de belles personnes en des monstres horribles à voir. Il y avait ici une femme afghane qui nous montrait celles des coups de fouet reçus de son mari, une Indienne dont les cheveux, la peau du crâne, du visage et des bras ont été mangés par les flammes, laissant à la place une croûte répugnante, comme si c'eût été la lèpre, parce que son mari lui avait renversé de l'huile sur la tête et y avait mis le feu. Quand j'ai vu la photo de cette femme avant la tragédie, je n'ai pu que pleurer avec elle. Je l'ai emmenée, comme dix autres femmes nouvellement arrivées aux douches. C'est aux douches qu'on voit les blessures de toutes les couleurs: les noires, les vertes, les orange, les bleues. Et toutes les géométries de blessures. Aux douches qu'on compte, se raconte les blessures, en toute intimité, lorsque les corps sont nus, comme si soudain ils se couvraient de mille pages d'écriture racontant la vie de chacune, les plaies infligées par la vie à chacune. Ah! Si on voulait parler des blessures de ceux qui ont rencontré le diable ou ses suppôts sur leur

chemin...Combien en avait Amina sur le corps avant de rendre l'âme? Mais, un jour on oubliera tout cela.

Ta voyante, Luwam, te dirait: quand tu auras la 12e blessure, toutes tes blessures s'effaceront. Comme par magie!

(Elle se met à compter les blessures de son corps) Une, deux, trois, quatre, cinq...(bruits et phares d'un véhicule; elle regarde à sa montre) Il est 11h 58, ça fait 15, ça fait 6... Cette fois-ci, j'y vais. Je m'en fous de la police. C'est ma chance. (Elle sort un instant, puis revient, un numéro de Libération à la main. Elle chante d'abord):

Luwam! Luwam! Nous te cherchons

Si tu entends ma voix réponds.

Tu as dit que tu ne mourrais pas

Croyant à la prophétesse d'Asmara

Es-tu devenue

Un ange dans la nue

À l'heure de minuit

Comme elle te l'a prédit?

Luwam! Luwam! Luwam!

Luwam! Où est ton âme?

Nous souris-tu du ciel

De ton sourire de miel?

Luwam! Luwam! Luwam!

Luwam!Où est ton âme?

Dis-nous un petit mot

Si tu es là-haut.

(parlé) Je ne suis pas Luwam. Ce n'était pas un cauchemar. Luwam est réellement morte, à minuit juste. Il était minuit ou midi dans sa vie. Voici l'article du journal Libération du mardi 24 juillet 2007 par Haydée Sabéran (elle lit):

„Elle allait avoir 20 ans. Luwam est morte sur une bretelle d'autoroute, début juillet à Calais, fauchée par une voiture... L'automobiliste, un médecin, selon le procureur Gérald Lesigne, s'est présenté à la police un peu plus d'une heure après; il avait pensé avoir percuté un animal...“

FIN

Bayreuth le 25-04-08